

HISTOIRE

DES DERNIERS BEYS DE CONSTANTINE,

depuis 1793 jusqu'à la chute d'Hadj Hamed.

ALY-BEY.

1222 - 1807, MOIS D'AOUT. (1)

Le successeur de Hussein-ben-Salah fut un Turc pris dans les rangs de l'oudjak d'Alger, et qui s'était toujours fait remarquer par son courage et le respect qu'il inspirait à ses camarades. Il se nommait Aly et était fils de Baba-Aly, caïd de Sebaou.

Le pacha, en le nommant bey, lui imposa une condition, c'est qu'il marcherait contre Tunis et laverait dans le sang de ses habitants l'affront essuyé par son prédécesseur.

En conséquence, Aly se hâta de faire tous les préparatifs nécessaires pour cette nouvelle expédition. Rien ne fut négligé de ce qui pouvait assurer une réussite complète. Les hommes furent abondamment approvisionnés de munitions et de vivres, l'artillerie et tout le matériel de siège furent portés au grand complet. L'ordre dans lequel les troupes devaient se mettre en marche fut réglé, et l'on était à la veille du départ, lorsqu'un messenger extraordinaire vint annoncer que le bach-aga Hussein arrivait d'Alger avec un renfort de troupes et des approvisionnements considérables. Contr'ordre fut aussitôt donné pour empêcher le départ, et ce retard inopportun fut cause et de la perte du bey et de la non réussite de cette nouvelle campagne.

A cette époque, vivait à Constantine un ancien chaouch bou *tortoura*, de la maison du pacha d'Alger (2). Il se nommait Ahmed-Chaouch, du nom de son ancienne profession, et était aussi connu sous le surnom d'*El-Kobaïli* (le Kabile), à cause d'un assez long séjour qu'il avait fait dans les montagnes de la Kabilie.

En 1802, tandis qu'il occupait la charge de chaouch, à Alger, une conspiration provoquée, assuré-t-on, par l'amiral Anglais Keith,

(1) V. les numéros 14, 15 et 16 de la Revue.

(2) Le pacha d'Alger avait douze chaouchs ou officiers de la garde particulière, ces officiers avaient une longue robe verte sans aucun ornement. Leur tête était coiffée d'un grand bonnet pointu, recourbé en arrière et que l'on nomme *tortoura*. De là leur vint la dénomination de *chaouch bou tortoura*.

fut ourdie contre le dey Moustafa qui, aux yeux de cette nation, était trop attaché à la France. Le prince étant à la mosquée avec ses ministres et quelques grands du pays, cent soixante Turcs se présentèrent à la porte du palais. Sommés d'ouvrir, les *noubadjis* (1) obéirent. Dix d'entre les conjurés seulement entrèrent et s'emparèrent des armes, du magasin à poudre et des appartements du pacha. Puis, arborant le grand pavillon ottoman, ils cherchèrent du haut des fenêtres du palais à amenter la foule, mais ils étaient trahis. Les Turcs restés au dehors, s'étaient insensiblement effrayés de leur propre audace ; ils s'éloignèrent peu à peu, abandonnant le projet arrêté de tuer Moustafa, pendant qu'il était à la prière. Les conjurés, qui s'étaient emparés un instant du pouvoir, furent tous massacrés, et on se contenta d'exiler ceux de leurs compagnons qui les avaient secondés dans cette entreprise téméraire.

Au nombre de ces derniers, fut Ahmed-Chaouch. Pour une âme basse et ambitieuse comme la sienne, la honte et le déshonneur étaient assurément peu de chose au prix de la vie. Aussi s'éloignait-il d'Alger, non point avec cette tristesse qui se lit au front du proscrit ; mais avec l'idée d'aller chercher ailleurs un théâtre où il pût donner plus librement cours à son humeur inquiète et à ses désirs cupides. Dans cette intention, il visita successivement Bougie, Gigelli, Collo ; et, comme dans ses diverses pérégrinations, il fut peu secondé de la fortune, ses vues se portèrent sur Constantine. Son premier soin, en arrivant dans cette ville, fut de se loger près de la caserne des janissaires, sur la place *Rahbet-el-Djemel* (aujourd'hui, place des Chameaux).

Cette circonstance, bien frivole en apparence, fut pourtant la cause première de son élévation future, ce ne fut pas, d'ailleurs, sans intention préméditée qu'il fit choix de ce quartier, de préférence à tout autre. En effet, les fréquentations journalières qu'entraîne le voisinage, les relations intimes qui s'établissent souvent à la suite, la facilité que l'on a de se voir et de se communiquer ses pensées, sans éveiller la curiosité publique, tout cela est d'un bien grand secours pour qui veut se faire un parti, surtout lorsqu'il trouve dans cet entourage quotidien tous les éléments nécessaires à la réussite de ses projets. Ahmed-Chaouch n'était pas homme à

(1) Le palais était gardé par une *nouba* (garnison) commandée par un agha ; ces hommes (*noubadjis*) se tenaient durant le jour devant la porte du palais, et lors de la fermeture des portes, rentraient et s'installaient, pour passer la nuit, sous les galeries intérieures.

négliger les plus petits détails. Il savait que les conspirations s'ourdissent dans l'ombre et qu'avant d'éclater au grand jour, un complot, pour réussir, doit avoir été soigneusement préparé dans le secret des nuits.

Ce furent d'abord de simples échanges de politesse entre lui et ses voisins. Puis on lia connaissance, on prit part aux conversations, on se hasarda même à lancer quelques mots détournés sur les affaires du jour. Enfin, quelques tasses de café offertes libéralement, quelques petits services rendus à propos, un certain abandon dans le langage, achevèrent de lui mériter la confiance de tous. Le terrain une fois préparé, il lui fut aisé de sonder les dispositions intérieures de ces hommes, aujourd'hui ses camarades ou ses amis ; et il ne tarda pas à se convaincre que pour gagner cette milice chez laquelle fermentait sans cesse un besoin de révolte, il suffisait de flatter ses passions, en amorçant sa cupidité. Belles paroles, belles promesses, mensonges et calomnies, tout fut mis en œuvre pour attirer des partisans à une cause dont le but était de mettre à mort le bey et d'usurper sa place. La trame fut si bien ourdie, le secret si bien gardé par les conspirateurs, que rien ne parvint aux oreilles d'Aly, et l'on n'attendit plus pour faire éclater le complot, qu'une occasion favorable. Elle ne tarda pas à s'offrir.

A la nouvelle que le bach-agma arrivait d'Alger avec un renfort de troupes, le bey se porta à sa rencontre et le rejoignit au camp d'*El-Feskia*, auprès du Djebel Guérioun, entre le pays des Segnia et celui des Zemoul. De là, les deux chefs firent route vers Constantine, où ils devaient prendre leurs dernières dispositions, et laissèrent les troupes camper hors de la ville.

Ahmed-Chaouch crut le moment propice pour jeter le masque et prêcha ouvertement la révolte. Il se porta au camp de l'Oued-Rummel (sur le versant sud-est du Coudiat-Ati), où étaient réunies les deux armées ; et, là, avec cette éloquence brutale qui fait toujours impression sur les masses, il harangua ainsi la multitude :

— Soldats, que veut-on faire de vous ? Est-ce bien en vérité pour conquérir Tunis, que l'on vous a réunis en grand nombre ? Votre courage, je le sais, vous permettrait aisément d'accomplir un pareil exploit. Mais n'avez-vous donc rien à craindre de la trahison ? Ne savez-vous pas que si vous avez des ennemis en face, derrière vous sont des perfides et des lâches ? Pour moi, il me semble déjà les voir ces cavaliers des Zemala et des tribus, si fiers sur leurs coursiers de fantasia, si timides sur leurs chevaux de bataille, fuir

comme un troupeau de gazelles à la première décharge de l'ennemi, laissant à votre seule valeur le soin de venger votre honneur et leur honte. Ne vous souvient-il donc plus de l'expérience toute récente que vous avez faite de leur mauvaise foi et de leur peu de courage, lorsque sur ces bords à jamais fameux de l'Oued-Serrat, ils ont sacrifié entre les mains des troupes tunisiennes vos frères d'armes, vos aînés, qui tous ont péri égorgés sous le sabre du vainqueur, ou noyés ou précipités au fond des ravins ?... C'est à la mort, soldats, que l'on vous conduit et non à la victoire. Que ceux que meut un cœur de femme, aillent timidement se ranger sous la verge des aghas et des beys. Quant à vous, hommes d'armes, suivez-moi : d'autres destinées vous attendent. »

Ces paroles incendiaires jetées à pleine volée au milieu d'un camp sous les armes, ne pouvaient manquer de trouver de l'écho dans l'esprit des auditeurs. Les affidés d'Ahmed firent le reste, L'insubordination gagna de proche en proche ; et, comme pour servir de prélude au drame sanglant qui allait se jouer, chaque jour la milice turque se répandait dans les rues, pillait les boutiques, envahissait les marchés. et faisait main basse sur tout. Le désordre et la confusion étaient à leur comble.

Cependant les goums et les contingents des tribus de la plaine, qui avaient reçu l'ordre de se joindre à la colonne expéditionnaire, débouchaient par toutes les avenues et venaient à tout instant grossir les rangs de l'armée. Leurs tentes s'étendaient à perte de vue sur les pentes des collines et c'était en vérité un spectacle imposant, que ce déploiement inusité des forces de la province en ce moment rangées sous les murs de Constantine. Bientôt on fut en mesure de se mettre en marche.

Le vendredi, veille du jour fixé pour le départ, les deux chefs se rendirent, à l'heure de midi, à la mosquée de *Souk-el-Ghezal* (aujourd'hui l'église catholique), pour y faire leurs prières et attirer sur leurs drapeaux les bénédictions du ciel. C'était ce moment qu'avaient choisi Ahmed et ses complices pour mettre à exécution leur projet. Dès la veille le mot d'ordre était donné et les conjurés ne manquèrent pas au rendez-vous.

A peine le bach-aga et le bey, avec toute leur suite, avaient-ils franchi le seuil du temple, que la porte d'entrée principale fut envahie par une troupe de Turcs armés. La prière commençait et l'imam, du haut de la chaire, allait entamer la *khotba* (prône), lorsque le bruit de la fusillade et le sifflement des balles, interrom-

pant sa voix, vinrent jeter l'épouvante au cœur des fidèles réunis dans le lieu saint. Le désordre en un instant est à son comble. Chacun se précipite vers la porte ; on se rue, on s'étouffe, et au milieu de cette fumée de poudre, de nombreuses victimes tombent expirantes sur le pavé. Le bach-agma, atteint d'une balle, essaie de se traîner encore et va se livrer de lui-même aux mains de ces forcenés, qui lui arrachent par lambeaux le riche costume dont il est revêtu et l'écharpent sur place. Plus heureux que lui, le bey que le plomb sacrilège a épargné, parvient, à la faveur du tumulte, à s'échapper par la porte du nord et court se réfugier dans la maison de Si El-Abadi, dans le quartier de *Ghedir-Belghatats* (1). Tapi dans un coin obscur de la cuisine, un instant il put se croire en sûreté, mais déjà dans toutes les directions, des gens étaient lancés à sa poursuite. L'un d'eux, le nommé *Ahmed ben el-Atrache*, fut assez heureux pour découvrir sa retraite. Il se jette sur lui, l'arrache de force du fond de son réduit et le conduit devant son nouveau maître. Un instant après sa tête roulait sur le pavé.

Au récit que l'on vient de lire, nous croyons que le lecteur nous saura gré d'ajouter la relation suivante, empruntée à un article de M. Cherbonneau sur le gouvernement éphémère de l'usurpateur Ahmed-Chaouch (1). Si notre relation diffère par quelques détails de celle du savant professeur, cela tient aux sources différentes auxquelles nous avons puisé. Comme rien ou à peu près n'a été écrit sur les événements de ces derniers temps, il faut bien, pour ce qui est de l'histoire purement locale, s'en rapporter aux dires des contemporains, généralement peu exacts dans leurs narrations, intervertissant sans le moindre scrupule les lieux, les dates et les noms des personnages. Ce n'est donc qu'en les contrôlant l'un par l'autre que l'on peut arriver à découvrir la vérité. Ainsi s'expliquent les divergences que l'on trouvera dans les deux récits, Le fond d'ailleurs est le même,

« Aly-Bey crut d'abord qu'il était victime d'une trahison de la
» part du bach-agma. Il s'élança sur un des chaouchs algériens qui
» se tenaient à la porte d'honneur et le tua ; mais ayant rencontré
» les soldats apostés là et prêts à faire feu, il s'enfonça, tête
» baissée, dans la foule, et gagna une autre issue, dite *Bab-el-*

(1) Ce quartier comprenait la place actuelle du *Palais* et les maisons qui l'environnent. Le fait que nous rapportons se passa là où a été construite depuis la maison de M^{me} veuve Guendé.

(1) Voir la *Revue orientale*, n° de décembre 1852, p. 398.

» *Douroudj*, la porte des escaliers. Puis, se glissant dans la maison
» de Namoun, il conjura les femmes et les serviteurs de l'y cacher.

» Mais Ahmed le Kabile n'avait pas perdu un instant. Pendant
» que ses complices envahissaient la mosquée, il s'était emparé
» facilement de Dar el-Bey. Moustafa-Khodja, qui plus tard devint
» agha à Alger, s'y rendit et le trouva assis sur la *doukkana*, siège
» d'honneur qui servait de trône dans les jours de solennité. Il lui
» baisa les mains avec une vivacité obséquieuse, le félicita de sa
» nouvelle fortune, et s'empessa de lui dénoncer la retraite d'Aly-Bey.

» Aussitôt des mesures furent prises pour s'emparer de la per-
» sonne du malheureux prince. Les turcs se répandirent autour de
» la maison de Namoun et dans les rues adjacentes. En même
» temps, Moustafa-Khodja, l'ennemi secret d'Aly-Bey, vint lui
» conseiller de sortir de chez son beau-père. Moustafa avait épousé
» une des filles de Namoun.

» A peine Aly-Bey eut-il mis le pied sur le seuil de la *skifa* (ves-
» tibule), que les gens embusqués firent une décharge sur sa
» personne ; quoique blessé, il eut le bonheur d'arriver jusqu'au
» four du boulanger Meçaoud. La force de son bras tint ses agres-
» seurs à distance et lui donna le temps de s'esquiver, en reculant
» le long du mur, dans l'intérieur de la maison ; mais déjà plu-
» sieurs hommes l'avaient escaladée et s'étaient établis sur le toit
» L'un d'eux, Kabile de la tribu des Zouaoua, nommé Ahmed-ben-
» el-Atrache, qui était inscrit sur les rôles de la milice turque,
» écarta quelques tuiles, et ajusta presque à bout portant Aly-Bey,
» blotti sous les combles. Son crime ne devait pas lui profiter. Plus
» tard il devint aveugle et passa le reste de ses jours à Constan-
» tine, sans autre ressource que la charité des passants. »

Le cachet d'Aly-Bey porte la date de 1222 (1807) et a pour
suscription : *Aly Bey ben Youssef* (1).

E. VAYSETTES.

Professeur au Collège impérial arabe-français.

(La suite au prochain numéro).

(3) Le lecteur aura sans doute été surpris que l'excitation publique à la révolte faite par Ahmed le Kabile dans le camp en partance pour Tunis, soit demeurée impunie et que le Bey ne lui ait pas fait trancher immédiatement la tête, d'après la coutume locale, au lieu d'attendre sans bouger qu'il poussât l'audace encore plus loin. L'auteur a fait certainement la même réflexion, mais la tradition arabe raconte la chose ainsi ; et il n'a pas eu d'autre source d'information. — N de la R.